Récit de vie

Le sac à dos

Table des matières

1 – La rencontre 2
2 – La permission.....4
3 – Plusieurs mois sans nouvelles 7
4 – Saint Médard se militarise.....9
5 – la vie côté Marie 17
6 – La vie côté Raymond.....24
7– Le bombardement de la poudrerie 31
8– Libération de St Médard, Armistice et attente 35
9 – La rencontre 39
10 – Pour finir.....44

1 – La rencontre

Juin 1945 – Route de Germignan – St Medard en Jalles – Fin d'après-midi

Il devait être environ 17h, car je me souviens que j'avais déjà pris mon goûter, seul repas de la journée qui m'était agréable. On me donnait une tranche de pain, avec selon les tickets que nous avions pu nous procurer, un morceau de sucre, de beurre voire même parfois de chocolat. C'était, pour moi, le seul repas qui n'était pas synonyme de corvée. C'est vrai, je n'avais que très peu d'appétit, mes camarades d'école me surnommeront d'ailleurs plus tard « Fil de fer ». Et, ce goûter, j'aimais le prendre dans la souillarde, cette sorte d'arrière-cuisine typique aux maisons de l'époque. Modestement meublée, elle accueillait, en revanche, le seul point d'eau de la maison et restait fraîche toute la journée.

Il faisait très chaud ce jour-là, comme de coutume dans le Bordelais au moment de la St Jean. Le soleil était encore haut dans le ciel, et je restais dans la maison, à la fraicheur, jusque vers 18h00. Ma grand-mère, que j'appelais mamie, et ma mère s'affairaient dans le jardin. Je ne me souviens plus ce qu'elles y faisaient, du jardinage j'imagine puisque c'était là, une des rares sources d'approvisionnement de nourriture. Mon grand-père, quant à lui, n'était bien entendu, pas rentré du travail.

J'étais donc seule à errer dans la maison, à m'occuper. J'avais presque six ans et ne restais jamais inactive, enfant plutôt

nerveuse et turbulente que j'étais. Ce devait d'ailleurs être un jeudi puisque je n'étais pas allée à l'école ce jour-là. Lorsque la sonnette retentit, j'étais revenue dans ma chambre pour jouer. Quand j'ai réalisé que je n'entendais pas bouger mamie et maman, qui n'avaient pas dû entendre le gong, je me suis précipitée dans le couloir, trop heureuse et fière de pouvoir ouvrir moi-même la porte. A mon habitude, je courais plus que je ne marchais pour traverser cette entrée, fouler ce tapis qui me paraissait mesurer une éternité.

Je tournai donc la clé, baissai le loquet et ouvris précipitamment la porte.

Et c'est là que je le vis.

2 – La permission

Janvier 1940 – Nord de la France – Fin de journée

Raymond ! T'as une fille ! cria le vaguemestre à mon père.

Il était alors dans le nord de la France, avec son régiment, dans un camp dont je ne me rappelle pas le nom.

Dès la déclaration de la guerre, mon père avait été appelé au combat pour lutter contre l'envahisseur (pour reprendre ses propres termes), comme tous les jeunes hommes de l'époque. Lui, il avait un rôle dans les communications, mais je ne sais pas trop lequel. Ce qui est certain, c'est que les souvenirs de la grande guerre étaient encore très présents dans la mémoire collective et la population pleurait de voir, une fois de plus, ses jeunes partir à la guerre.

Il avait quitté la maison depuis quelques mois déjà. À ce moment, les conditions de vie étaient encore supportables pour lui. Il n'a jamais dit s'il s'était battu, s'il avait tué un homme ou plus, n'a jamais raconté aucune atrocité, il m'a juste raconté plus tard qu'il n'avait pas à se plaindre.

Bien entendu, cette nouvelle le remplit de joie. A chaque instant, le rongeait l'inquiétude d'avoir laissé sa femme enceinte et de partir au front. Et le fait qu'il n'avait pas trouvé ces premiers mois très difficiles a peut-être à avoir avec le fait

qu'il s'inquiétait plus pour son épouse et son enfant à venir que pour lui-même.

Tout s'était donc bien passé, l'enfant était né le 14 novembre 1939 et sa femme se portait bien. Il faut se souvenir, qu'à cette époque, mourir en couches était encore une chose courante.

Il avait appris par le courrier que c'était une petite Gisèle qui était née. Le choix du prénom avait donné lieu à de nombreuses discussions entre mes parents. Si j'avais été un garçon, je me serais appelée Jean-Jacques, sur ce prénom, il n'y avait pas eu de discordes. En revanche, le choix du prénom féminin avait été plus délicat. Ma mère aimait le prénom Gisèle tandis que mon père aurait préféré Colette. Visiblement, ma mère eu gain de cause cette fois-là. Une fois n'est pas coutume, ai-je envie de dire aujourd'hui, car, par la suite, je vis souvent ma mère céder à mon père, tant parce qu'il était autoritaire que parce que ma mère, toujours guidée par sa gentillesse, était soumise et fuyait les conflits.

À cette bonne nouvelle, s'en ajoutait une seconde, on lui donnait une permission pour aller voir sa fille, qui, du reste avait déjà deux mois. Il prit donc le train et traversa la France jusqu'à la gare St Jean de Bordeaux pour venir embrasser sa femme et faire la connaissance de sa fille. Ma mère ne me donna jamais beaucoup de détails sur ces quelques petits jours. J'imagine aujourd'hui l'importance que ces heures devaient représenter pour elle, dans la mesure où ce furent les dernières qu'ils passèrent ensemble avant de longues années.

Seule une photographie aura figé cet instant de bonheur éphémère, on y voit alors mon père, tout sourire, son enfant dans les bras.

3 – Plusieurs mois sans nouvelles

À partir du moment où mon père est reparti pour rejoindre son régiment, nous n'avons plus eu de nouvelles de lui. Les rumeurs allaient bon train, et nous apprenions, comme tout le monde que les combats étaient favorables aux Allemands et que l'armée française perdait bataille après bataille.

Mais de lui ou de son régiment, aucune nouvelle, aucune lettre, juste le silence et l'angoisse qui l'accompagne.

Évidemment, je n'ai aucun souvenir de cette époque, mais ma mère me racontera plus tard cette attente anxiogène, source d'invention de scénarii divers. Chacun y allait de ses hypothèses, reflet de ses peurs, chacun craignant pour l'être aimé, qu'il s'agisse d'un amoureux, d'un mari, d'un fils, d'un père ou d'un frère. Alors que certains ou plutôt certaines se muraient dans le silence de peur de se porter malheur, de s'attirer les foudres ou par simple pudeur, d'autres essayaient de se rassurer en relayant des informations plus ou moins véridiques, pensant que parler des autres allait détourner le regard du destin hors de leur être aimé.

St Médard-en-Jalles, petite ville d'environ cinq mille âmes, s'organisait donc sans ses hommes, les jeunes, tout au moins.

Et puis, la lettre nous est parvenue, et la nouvelle est tombée.

Mon père ainsi que toute sa garnison avaient été capturés, et faits prisonniers. Au terme d'un long et périlleux voyage, la plupart du temps à pied, le reste dans des wagons à bestiaux, ils venaient d'arriver, tout au moins ceux qui avaient survécu au trajet, en Autriche, au camp de Hieflau exactement, où ils avaient enfin eu le droit de poster un courrier à leur famille. Courrier, bien entendu, ouvert, selon un format bien précis

afin que chaque écrit puisse être lu et contrôlé par les soldats allemands.

Bref, peu importe, désormais nous savions !

4 – Saint Médard se militarise

1940 à 1943 - St Médard-en-Jalles

C'est à peu près au même moment que les Allemands arrivèrent à St Médard. Un long convoi avec des motocyclistes éclaireurs à sa tête arrivant de Martignas passa la Jalles à Gajac et déversa nombre de soldats dans la ville. Leur première intervention fut de clôturer de fils de fer barbelés les zones qui seraient désormais dédiées à la rétention des prisonniers, notamment à Caupian et à Souge.

A cette date, deux jeunes gens ont disparu de St Médard, un a rejoint le marquis et n'est jamais revenu, l'autre, engagé volontaire, serait mort dans une explosion sur le front du Médoc.

Le Camp de Souge devint le second lieu d'exécution nazi en France avec plus de trois cents exécutions.

Alors que le Général de Gaulle rejoignait Londres depuis l'Aéroport de Mérignac, la période d'occupation commença à St Médard et il en fut ainsi jusqu'à sa libération, le 26 août 1944.

La Poudrerie

Jusqu'à cette date, l'économie de la ville tournait principalement autour de la Poudrerie, une usine qui regroupait quelques huit mille ouvriers en juin 1940, alors que juste un millier y travaillait avant la guerre. Ce qui est, somme toute, logique puisque la poudrerie fabriquait, comme son

nom l'indique, de la poudre pour les armes. Mais, à l'arrivée des Allemands, elle fut désertée et quasi abandonnée.

Elle reprit de l'activité en 1942 avec, à sa direction, une société franco-allemande « l'Omnium des produits azotiques ». Les allemands recrutèrent alors de la main d'œuvre partout où ils purent en trouver : des Belges, des Hollandais, des Magrébins, mais également bon nombre de femmes bordelaises ayant perdu leur emploi, notamment des vendeuses des Nouvelles Galeries et des Dames de France. Tous les matins, St Médard les voyait descendre du tramway, emprunter la rue Jean Jaurès pour se diriger vers l'entrée de la poudrerie, rue Charles Garraud. Certains d'entre eux, les « Jeunesses Pétain » notamment, au lieu de faire leur service militaire, travaillaient à la poudrerie et logeaient chez l'habitant dans des chambres réquisitionnées à cet effet.

L'histoire expliquera, par la suite, que les Allemands avaient omis (ils n'avaient sans doute pas eu beaucoup le choix) de s'inquiéter de la compétence des recrutés, il y régnait donc insécurité, pagaille et sabotages discrets, ce qui avait pour conséquence un rendement loin d'être celui que les ateliers étaient en capacité de fournir, ce que les Allemands ignoraient totalement. D'ailleurs son directeur, M. Avengas, avait bien pris soin de détruire les archives et les documents secrets dès 1940. C'est aussi de l'intérieur de la poudrerie que le réseau Scorpion travaillait à transmettre aux alliés les informations nécessaires à l'organisation des attaques de cette même poudrerie.

Malgré cela, ou à cause de cela, quelques quinze mille personnes y travaillaient en équipes de « deux huit » en 1943.

Pendant ce temps, les déportations avaient commencé, le 19 octobre 1942, la préfecture de Bordeaux ordonna des rafles de juifs et soixante-treize personnes furent déportées à partir de la gare de Bordeaux.

En ce qui me concerne, mes premières années resteront de belles années. Mes journées se passaient dans un cadre familial très protecteur. J'étais entourée de ma mère, Marie, ma grand-mère, « mamie » et mon grand-père « Grand-Père ». J'ai été nourrie au sein jusqu'à l'âge de deux ans, ce qui, même à l'époque était relativement tardif. Mais, non seulement,

c'était, bien entendu, une source alimentaire de très bonne qualité, mais surtout gratuite et non soumise à restriction. Mon corps, quant à lui, décida que ce serait la seule source nutritive qu'il accepterait.

Un jour pourtant, en 1940, afin d'améliorer les conditions de vie difficiles de la maison, ma mère m'a laissée en garde à Grand-mère pour aller travailler à la poudrerie. On remplaça donc le lait maternel par du lait de vache, ce qui eut pour conséquence de me voir vomir chaque tétée les unes après les autres. N'étant déjà pas une enfant très en chair de nature, il fut donc décidé de concert que mieux valait continuer les privations et que le salaire de ma mère ne valait pas de me voir dépérir jour après jour. Ma mère réintégra donc le foyer et la vie reprit le cours qu'elle avait entamé depuis le départ de mon père et l'arrivée des Allemands.

Evidemment, je n'avais aucune notion de tous ces soucis-là. J'ai aujourd'hui le sentiment que mes grands-parents et ma mère avaient construit une sorte de bulle dans laquelle il m'avaient mise, comme une cloche sous laquelle rien ne pouvait m'atteindre. Ils avaient inclus dans leur quotidien le fait de rendre le mien le plus normal possible, m'offrir l'enfance la plus proche possible de celle que j'aurais eue sans cette fichue guerre.

Je me souviens très bien du Camp de Germignan, lieu également incontournable si l'on veut parler de St Médard pendant la 2nde guerre mondiale. Il avait été créé en 1937 pour accueillir les espagnols fuyant la guerre civile. Dès 1939, il fut développé, on y construisit de nouveaux baraquements en bois destinés à héberger les ouvriers venus travailler à la

Poudrerie. Il compta alors quelques cinquante-deux baraquements disséminés sur deux hectares.

Bien entendu, dès leur arrivée, les Allemands réquisitionnèrent ce camp, le protégèrent des assauts extérieurs par une clôture de fils de fer barbelés y érigèrent des miradors et le transformèrent en camp de prisonniers. Ils y enfermèrent principalement des soldats Français des colonies (Algérie, Maroc, Tunisie, tirailleurs Sénégalais) qui s'étaient battus aux côtés de la France mais qui n'avaient pas leur place dans les camps de l'Europe de l'est car ils étaient … « d'une autre race » …

A cette époque, une aquarelle de ce camp fut peinte par un prisonnier en échange d'un peu de nourriture.

Les quelques recherches faites pour ce livre m'apprendront d'ailleurs que Leopold Sedar Senghor qui deviendra ministre Français et Président de la République du Sénégal a séjourné dans le camp de Caupian (le Frontstalag 221) à quelques centaines de mètres de celui de Germignan. Déjà mille quatre cent quatre-vingt-treize prisonniers vivaient dans ces camps dès 1940.

Avant que l'histoire ne se renverse en 1944, la vie dans ce camp fut partie intégrante du quotidien des Saint Médardais et mes yeux d'enfant ont capté à jamais le regard de ces hommes qui prenaient peu à peu conscience de cette perte de liberté qui venait s'ajouter à toutes les autres privations de la guerre. Liberté qu'ils espéraient retrouver mais quand ?

Je m'en souviens très bien, nous longions ces fils de fers barbelés lorsque nous allions au Taillan où nous prenions le car pour rejoindre mes autres grands-parents à Castelnau-de-Médoc. Je me souviens aussi que les adultes se figeaient en les croisant. J'imagine qu'ils devaient être tiraillés entre le désir de les aider ou de leur donner un peu de nourriture discrètement et la peur du regard du soldat installé dans le mirador. Cette image devait très certainement les renvoyer à « leurs prisonniers », les êtres aimés qu'ils savaient être dans la même situation. J'imagine qu'ils devaient se demander si les conditions étaient les mêmes, avaient-ils encore davantage faim ? Froid ? Leur infligeait-on quelques corvées difficiles ou douloureuses ? Je me doute aujourd'hui de tout ce qui devait se passer dans la tête d'une femme, d'une fille, d'une mère en regardant ces prisonniers-là… et je comprends pourquoi je voyais leurs traits se tirer.

Nous allions régulièrement à Castelnau-de-Médoc, car ma mère et moi avions, là-bas, notre autre famille.

Les conditions de vie précaires, le manque d'hygiène du camp de Germignan mais de tout St Médard engendrèrent plusieurs épidémies et je fus frappée de plein fouet par la fièvre typhoïde vers l'âge de deux ou trois ans, soit en 1941 ou 1942. Je l'avais très certainement contractée auprès de ma cousine Marie-Louise, la fille de ma tante Marguerite, qui nous avait visités quelques jours avant et qui l'avait déclarée elle aussi juste avant moi. Je restais donc alitée plusieurs semaines. Mamie, Maman mais aussi Grand-Père ne me quittaient pas des yeux, comme si leur regard bienveillant pouvait faire baisser ma forte fièvre. Chaque bol de soupe administré était un réel défi, dans la mesure où, en bonne santé, j'avais déjà beaucoup de mal à m'alimenter, alors boire un bol de soupe lorsque l'on perd ses forces, que la fièvre donne chaud n'était pas une chose aisée, ni pour moi, ni pour eux. Je comprends maintenant quelle angoisse se devait être pour eux. En effet, fièvre, vomissements, diarrhée m'affaiblissaient chaque jour un peu plus. J'en garderai d'ailleurs toute ma vie une fragilité hépatique.

Chaque soir, le Docteur Robert me faisait une visite. Je ne saurais vous dire quel traitement il m'administrait et même si traitement il y avait, je n'en ai aucune idée, aucun souvenir. Je me souviens très bien, en revanche, de ce vieux toubib dont seul le blanc de sa longue barbe égalait la blancheur de sa blouse. Il me faisait horriblement peur, peut-être était-ce juste le fait de savoir qu'il était docteur, ou peut-être étais-je impressionnée par son accoutrement (blouse et sacoche).

Allez savoir ce qui pouvait se passer dans mon imagination de petite fille. Le résultat était, en tout cas, que le coup de sonnette de 18h déclenchait chez moi des hurlements qui ne cessaient que lorsqu'il refranchissait le seuil dans l'autre sens et quittait la maison. J'aimerais voir une photo de lui, aujourd'hui car je suis à peu près certaine que je lui trouverais une mine beaucoup plus avenante que celle de ma mémoire. Sans doute, avait-il même l'air très gentil, pourquoi pas ?

Le fait est qu'il ne m'a pas totalement traumatisée puisque je deviendrai, à mon tour, médecin généraliste, et, de surcroit, comme lui, en campagne. A mon tour, j'ai passé ma vie à visiter mes patients, et, pour la blague, je garderai secret le fait que je déclenchais ou pas ce même type de hurlements…

Néanmoins, cet épisode fut une épreuve supplémentaire pour ma mère qui craignait tant pour la vie de mon père, ce père que je ne connaissais pas. Ma mère qui avait déjà, malgré son jeune âge, côtoyé la mort de beaucoup trop près.

5 – la vie côté Marie

Fin 1943 – St Médard-en-Jalles

Gisèle ! Chausse tes souliers, ma fille, nous allons chercher du vin.

Je venais d'avoir quatre ans. Nous étions en fin d'après-midi et il faisait froid. A cette époque, nous avions des saisons très marquées. La chaleur nous arrivait dès le mois de mai et nous quittait à la mi-octobre après les vendanges. La rentrée des classes se faisait régulièrement sous de grandes chaleurs alors qu'elle avait lieu début octobre.

Ce jour-là, même si le poêle allumé était dans la souillarde, moi je me trouvais dans la salle à manger attenante au bureau de Grand-Père. J'étais en admiration devant le lion ! Ce lion, je crois bien que je n'ai jamais su d'où il venait, mais moi, je l'ai toujours connu là. Il était en plâtre et trônait sur la grande table en bois, posé sur un petit napperon blanc, juste en dessous du grand lustre, et je passais des heures à l'admirer. Il me fascinait, une espèce de force tranquille, inébranlable. Je pense qu'il me rassurait, qu'il représentait pour moi, la force de la nature, un sentiment de sécurité. J'imagine que certains esprits Freudiens pourraient penser aujourd'hui que je projetais sur ce lion, l'image du père, une sorte de représentation de mon idéal. L'incarnation de la force protectrice nécessaire à tout enfant, et dont moi, j'étais privée.

Ce père dont j'entendais souvent parler mais qu'à l'âge de quatre ans, je ne connaissais toujours pas. Mais, je comprenais à travers les bribes de conversation, que tout le monde avait peur pour lui et surtout que tout aurait été plus simple s'il avait

été là. Il travaillerait et nous pourrions manger à notre faim. Le problème de la faim, c'était d'ailleurs une notion qui m'échappait, puisque, précisément, je ne connaissais pas la faim, et ce, pour deux raisons. La première, comme je vous l'ai dit, j'avais un appétit d'oiseau, j'étais donc très vite rassasiée, trop vite d'ailleurs, et la seconde, c'est que toute la famille autour de moi se privait pour me nourrir.

Et d'ailleurs, j'y pense maintenant, ces psychologues se tromperaient, car à dire vrai, mon père, j'en avais une image assez précise. Je me l'imaginais comme le pharmacien. Le pharmacien, pourquoi lui ? Ne me demandez pas, bien entendu, je n'en sais rien, une idée de gosse. Un homme grand, baraqué, très avenant (contrairement au docteur…), sans doute, représentait-il « le Père » avec un grand P à mes yeux de fillette, fort et gentil.

Je chaussai donc mes souliers et nous sortîmes de la maison. Maman releva le col de son manteau et resserra l'écharpe autour de mon cou. On longea l'école des filles pour aller récupérer la Grand'Rue. A la hauteur du Champ de foire on croisa Ficelle. Ficelle, c'était un personnage celui-là !

- Eh, bonsoir Ficelle, lui lança maman avec l'accent médocain si typique qui accompagnait chaque syllabe de tout natif des lieux. Comment allez-vous aujourd'hui ?
- Eh, très bien, Madame Marie. Très bien ! Et notre petite Gisèle ? Elle se promène ?
- Oui ! On va chercher le vin.
- Alors, je vous souhaite la bonne soirée.

Et, il continua son chemin, tirant sa charrette menée par deux mules.

Ficelle sera le dernier des muletiers de St Médard, son vrai nom était en réalité Armand Delalande, mais sa famille était surnommée « Ficelle » depuis des générations, je n'en connais pas l'origine. On le croisait régulièrement. Aujourd'hui, on dirait que c'était un livreur à domicile. Nous, il nous apportait les pains de glace que nous mettions dans ce que nous appelions la « glacière », le père du réfrigérateur en quelque sorte. Ficelle venait du quartier voisin, le *Gabachot* mais il déambulait dans tout St Médard tout au long de la journée, principalement dans la rue Henry Martin.

Nous étions donc parvenues à la hauteur des commerces, le charcutier Maxime, le boucher, et, juste en face, habitaient les cousins Feujas. J'aimais lorsqu'on prenait ce chemin. Habituellement, nous allions plutôt par la voie ferrée, mais je trouvais cet itinéraire plus gai, plus vivant.

En rentrant chez nous, Maman me dit :

- Dis Gisèle, ça te dirait d'aller à Castelnau demain ?

Quelle question ! Allez à Castelnau-de-Médoc était toujours une grande joie pour moi, car, là-bas vivait mon frère Jean !

Castelnau-de-Médoc – Fin 1943

Aller à Castelnau-de-Médoc était donc toujours, pour moi, un plaisir immense. Tout d'abord, cela signifiait que nous allions faire une grande marche, maman et moi. Pour la fillette que j'étais, c'était déjà une sacrée aventure ! Nous descendions donc St Médard, passions le long du camp de Germignan et marchions ainsi d'un bon pas jusqu'au Taillan, ce qui nous faisait quelques quatre kilomètres à pied. Arrivées au Taillan, nous prenions alors le car qui, lui, nous amenait à destination. C'était, pour moi, un moment de bonheur, l'occasion de me dépenser physiquement et de discuter en tête à tête avec maman. Nous parlions de tout et de rien, mais, même si ma vie n'était vraiment partagée qu'entre ma mère, mon grand-père, adorable, et ma grand-mère, adorée, ce voyage était, pour moi, comme une petite parenthèse enchantée que nous ne partagions que toutes les deux.

Juste au moment où nous longions les barbelés du camp de Germignan, je voyais le visage de maman se fermer. Je savais que mon père était prisonnier en Allemagne, mais, à mon âge, je ne faisais pas trop le lien avec le spectacle que j'avais devant les yeux, alors que ma mère, bien sûr….

« Mon pauvre André, mon cher époux, si de là, où tu te trouves tu peux faire quelque chose, je t'en supplie, fais que je ne perde pas Raymond comme je t'ai perdu toi. Protège-le ! Et protège aussi notre fils Jean… »

Je comprendrai en grandissant que ma mère avait été mariée une première fois. Elle s'était unie à André, plâtrier de son état, lorsqu'elle n'avait encore que dix-sept ans. Un an après, elle donnait naissance à Jean, que j'appellerai toujours mon frère même s'il n'était en réalité que mon demi-frère. Quelle expression étrange, demi-frère... comme c'est restrictif…

André travaillait à Lacanau et profitait de ce chantier bien placé pour aller se baigner quotidiennement après le déjeuner avec son apprenti dont j'ai oublié le nom. Pour ceux qui connaissent un peu la région, vous saurez que Lacanau est une plage connue pour ses courants dangereux. Et ce qui devait arriver arriva, une vague plus violente que les autres les a entraînés tous les deux par le fond. André a réussi à sortir de l'eau, mais pas son apprenti dont on retrouvera le corps une semaine plus tard sur la plage du Porge, plage qui, elle aussi, souffre d'une triste réputation.

André s'en est donc sorti sain et sauf mais physiquement très affaibli et moralement anéanti. Il a très vite développé une maladie de Hodgkin, cancer du système lymphatique, dont on sait aujourd'hui qu'il peut être provoqué par un choc psychologique violent. Il mourra rapidement. Ma mère fut donc veuve alors qu'elle ne fêtait que sa vingtième année et qu'elle était mère d'un enfant de deux ans.

Si plus haut, je vous ai dit que ma mère avait déjà côtoyé la mort de beaucoup trop près, c'est qu'en plus du drame que je viens de vous raconter, ma mère avait déjà, avant cela, perdu sa sœur ainée Henriette ainsi que son petit frère Roger, décédé à l'âge de deux mois.

Au début de la guerre lorsque mon père est parti, il fut décidé que ma mère et moi vivrions avec ses beaux-parents, Fernand et Berthe, que j'appelle Grand-Père et Mamie, alors que Jean, de son côté serait nourri, puisque-là était la vraie question, par ses grands-parents maternels, Joseph et Angèle, que, pour ma part, j'appelais respectivement Marraine et Pépé. Ma grand-mère était en fait la marraine de Jean et non la mienne mais ce mimétisme révèle, sans doute, en partie tout a moins, l'adoration que je portais à mon frère.

Ce sera Odette, l'autre sœur de maman encore célibataire à cette date, qui s'occupera le plus de Jean.

C'était donc pour rendre visite à ce petit monde que maman et moi faisions régulièrement, toutes les trois semaines environ, le trajet entre St Médard-en-Jalles et Castelnau-de-Médoc.

Je profite de ce moment, si vous me le permettez, pour rendre hommage à mes quatre grands-parents. Je ne garderai d'eux que de bons souvenirs, tous m'ayant aimée et choyée. La vie étant ce qu'elle est, les relations familiales étant ce qu'elles sont, je garderai bien quelques regrets mais aucune mauvaise pensée.

6 – La vie côté Raymond

Eisenerz – Camp de prisonnier Stalag XVII-A – Début 1942

« Ma très chère Marie

J'ai changé de camp. Me voici à Eisenerz, ce n'est pas très loin de Kieflau, et je crois que désormais je pourrai t'écrire plus régulièrement.

Je me porte bien.

On a été partagés entre plusieurs camps et il y a certains gars que je ne vois plus. On a commencé par nous déshabiller, laver, et on nous a tous tondus pour éradiquer les poux, je crois bien, qu'ici, les Français ont mauvaise réputation quant à leur hygiène. Après, on a tous récupéré notre baluchon et on nous a installés dans des baraquements. Nous sommes une centaine dans le mien, et nous avons des couchettes superposées. On a droit à de la soupe deux fois par jour et une espèce de café le matin. Si tu peux m'envoyer un colis… quand

un gars en reçoit un, on l'ouvre tous ensemble et on partage, ça égaie notre journée et ça aide à tenir le coup. Evite de ne pas mettre trop d'emballage, ça utilise le poids autorisé pour rien, tu as droit à cinq kilos, utilise-les.

Le camp est grand, et dans la journée, on a le droit de circuler d'un baraquement à l'autre. Le camp est situé sur un vallon parsemé de sapins, c'est assez joli et notre travail consiste à planter ces sapins.

J'espère que notre fille se porte bien et qu'elle te ressemble.

Je t'embrasse, embrasse Gisèle et mes parents.

Je t'aime

Ton mari Raymond »

Raymond releva sa plume et frissonna. Il promena son regard autour de lui, la centaine de camarades de chambrée étaient là, l'un toussant, l'autre regardant dans le vide, tous éreintés de leur journée, debout depuis quatre heures trente du matin. Chacun essayait, sans doute, de se raccrocher à un souvenir heureux pour accepter l'instant présent, en se disant qu'il finira un jour, que toute cette tristesse n'est qu'une étape incontournable de la guerre, de la vie mais qu'elle ne se sera pas éternelle. Ils imaginaient sans doute les leurs heureux puisque, bien évidemment, dans le camp personne ne savait vraiment comment se passait la vie « civile ».

Toutes les lettres reçues ne faisaient pas état de la situation, soit que la personne ne voulait pas amener plus de souffrances et de souci à son être aimé soit que la lettre qui aurait été trop descriptive de la réalité aurait été tout bonnement censurée et ne serait jamais arrivée jusqu'au camp. Raymond laissa sa pensée vagabonder.

Ma chère Marie, ce que je ne peux te dire c'est que j'ai faim toute la journée, que j'ai pleuré en laissant mes frères de marche agoniser dans le fossé pendant le voyage qui nous a amenés jusqu'ici en Autriche. Mon ventre se serre à chaque fois que mon regard se porte sur les miradors, et leurs mitraillettes. Où que je regarde, la vue est coupée par les fils de fer barbelés. Quand je regarde au loin, par-delà les rangées de

barbelés, j'essaie de visualiser les vignes regorgeant de bons gros raisins qui donneront notre bon vin de Bordeaux. Je ne suis pourtant pas gourmand au vin et à l'alcool, en général, tu le sais, mais là maintenant, qu'est-ce que je donnerais pour me retrouver dans la vigne… Tu te souviens de notre rencontre ? C'était la période des vendanges, et je te voyais, tu me paraissais être trop belle pour que je puisse rêver. Et pourtant, aujourd'hui, tu es ma femme et je suis loin de toi.

Nous devons nous lever très tôt le matin et nous recevons nos ordres. Puis, nous partons travailler. Mes copains et moi, on doit, le plus souvent, planter leurs foutus sapins. Alors, on les plante n'importe comment, la tête en bas, on feint de ne pas comprendre ce qu'ils nous disent, et on fait mine de recommencer. C'est notre manière à nous de rester dignes et maitres de notre destin, sinon ici, nous ne sommes plus rien d'autre qu'un numéro.

J'ai faim. Ce que nous devons appeler soupe, c'est en fait de l'eau chaude avec on ne sait trop quoi dedans. Quand on y trouve un morceau de pomme de terre, alors c'est le miracle, mais bien souvent il n'y a pas grand-chose ou juste quelques traces de rutabaga. Nous avons tous perdu beaucoup de poids, mais maintenant que nous sommes installés, on va reprendre des forces. J'espère, quand même, que toi, tu manges mieux que moi.

Je me rappelle souvent lorsque j'étais enfant quand maman et moi étions allés visiter papa, blessé à Verdun. J'avais été impressionné par l'environnement militaire, les blessés, le sang. Je me souviens très bien, une balle avait traversé la cuisse puis le mollet de mon père, qui était appuyé sur un genou, en position de tir, lors de l'impact. A l'époque, j'étais fier d'être fils de soldat blessé pour sa patrie. Aujourd'hui, je réalise que c'était aussi peut-être une chance, la blessure ayant mis fin à sa vie de soldat au front.

Je me rattache à l'idée que je te retrouverai un jour et dès que je le peux, je ferme les yeux pour voir ton visage se rapprocher du mien avec ton sourire doux et tendre comme le miel. J'essaie de retrouver le parfum de ta peau, le son de ta voix et ta douceur. Je m'accroche à l'espoir de te retrouver un jour. Chaque soir, je m'endors auprès de toi.

Lorsque les Allemands gueulent, car pour moi, ils ne parlent pas ils gueulent, j'essaie de faire abstraction et de t'entendre toi, me chuchoter quelques mots d'amour au creux de l'oreille.

J'apprendrai par la suite que ce camp était un sous-camp, un des quarante-neuf camps satellites de Mauthausen mais effectivement il ne s'agissait pas d'un camp de concentration mais bien d'un camp de prisonniers, un camp de travail, où, par comparaison, à toutes les horreurs que l'on découvrira plus tard, la vie était relativement … vivable justement. Quoi qu'il en soit, mon père en a toujours parlé sans jamais s'en plaindre, insistant sur le fait qu'il était dans un univers de soldats et non de nazis. Il était prisonnier de guerre et était traité comme tel.

J'apprendrai aussi que la phrase « *je me porte bien* » était obligatoire dans chaque lettre, qui était bien entendu lue par les Allemands avant d'être postée.

Plus tard encore, lorsque j'aurai environ quinze ans, nous visitâmes, mes parents et moi l'Autriche. Bien évidemment, nous nous sommes arrêtés à Eisenerz. C'était alors un joli village bien tranquille, vallonné comme mon père nous l'avait décrit. Toutes les installations du camp avaient entièrement disparu. Rien ne pouvait laisser penser qu'il y avait eu là un camp de prisonniers.

Nous nous reposions sur la place lorsque mon père leva la tête et aperçut un homme qui le regardait depuis la fenêtre du premier étage de sa maison.

Cet homme lui fit un infime sourire, à peine perceptible et leva les mains en l'air avec les poignets joints, mimant ainsi l'attitude d'un prisonnier. Leurs regards se croisèrent un moment, puis nous sommes partis. Mon père nous dit alors qu'il s'agissait d'un ancien gardien du camp.

7– Le bombardement de la poudrerie

St Médard-en-Jalles – 28 avril 1944

J'ai désormais quatre ans et demi, et de cette époque, je garde de vrais souvenirs, de réelles images. Certaines images vous hantent toute la vie.

J'entendais parler autour de moi de la guerre, des prisonniers, de mon père. Tout cela restait, malgré tout, un peu flou à mes yeux de petite fille. Ce dont je me souviens c'est que je ne comprenais pas pourquoi les adultes insistaient tant pour que je me nourrisse. J'aimais alors flâner dans la maison, dans le bureau de Grand-Père et dans la salle à manger, qui pour moi, tournait autour de ce lion qui m'impressionnait tant. Je passais, je vous l'ai dit, des heures à l'admirer, enfin me semble-t-il.

Dans ma routine quotidienne, les alertes et bombardements tenaient une place régulière. A chaque alerte, retentissait cette sirène assourdissante qui résonne encore aujourd'hui à mes oreilles. Je garderai d'ailleurs toute ma vie une sainte horreur de ce bruit, étant pour moi synonyme de peur, de froid, de larmes, de peur surtout…

Nous avions pour habitude de courir nous cacher dans les bois, le bois de Foulon exactement, comme tous les habitants qui n'avaient pas de tranchée creusée près de leur maison. Entre la poudrerie, et l'aéroport de Mérignac, St Médard était particulièrement souvent en état d'alerte. Maman emportait nos papiers officiels, mes grands-parents, leurs actes de

propriété, chacun craignant à chaque fois ne pas retrouver sa maison. Parfois, au cours de ces raids, des parachutistes atterrissaient autour du village, le tissu était alors récupéré pour confectionner des vêtements, denrée rare comme la plupart des choses à cette époque.

Déjà, le 5 avril, une centaine d'avions avaient survolé St Médard mais, cette fois-ci, ç'avait été une fausse alerte, la vraie cible étant l'aéroport Beaudésert à Mérignac.

Ce 28 avril, il y eut une première alerte, et les bombes éclairantes lâchées par centaines ont provoqué un incendie dans la forêt. Les St Médardais ont passé la journée entière à contenir et éteindre le feu avec le peu de moyens en leur possession (pignots, jeunes pins avec lesquels ils frappaient les branches enflammées, arrosoirs…). Cette nuit-là, vingt-six bombardiers avaient largué quarante tonnes de bombes.

Mais, le pire nous attendait la nuit suivante.

St Médard-en-Jalles – Nuit du 29 au 30 avril 1944

Je fus réveillée, une fois de plus, par cette satanée sirène. Maman se tenait déjà près de moi.

- Gisèle, vite ! Lève-toi ! Vite ma fille ! Debout ! Viens dans mes bras !

Et bien entendu, avant même que je n'ai le temps de réagir, je me retrouvais dans ces bras, traversant la maison en courant. J'eus tout juste le temps de jeter un dernier regard vers le lion, mon protecteur secret. Quand nous arrivâmes à la porte

d’entrée, Grand-Père et Mamie nous avaient rejoint et nous courûmes tous dans la forêt comme à l’accoutumée.

Cette nuit-là, les bombardiers Lancaster appuyés par les mosquitos du 627ème Escadron de la Royal Air Force, ont déversé cinq cents bombes sur la poudrerie faisant exploser quatre-vingt tonnes de poudre. Bien entendu, les répercussions se ressentirent bien au-delà, les dégâts furent énormes. La voie ferrée de Hastignan fut coupée, la mairie, les écoles, la poste, l’église, les bains douches furent touchés. Au lieu-dit les Abeilles, une grand-mère et son petit-fils trouvèrent la mort. Ce ne seront miraculeusement que les deux seules victimes de cette nuit-là, du côté allié. Deux soldats allemands furent également tués. Quant à moi, j’entends encore aujourd’hui, les sifflements des bombes à mes oreilles et des explosions autour de moi.

Au petit matin, nous sommes enfin retournés dans le bourg, chacun, même moi à mon âge, se demandant ce que l’on allait retrouver de notre maison.

Finalement, elle était là, débout fière, robuste, survivante et nous y sommes rentrés, mêlant soulagement et état de choc. J'avançai tout doucement, me remettant de mes émotions, lorsque je le vis ou plutôt lorsque je vis qu'il n'était plus là. Je ne compris pas tout de suite car le grand lustre de la salle à manger s'était décroché et s'était écrasé sur la table. Mais rapidement, je compris. Je l'aperçus sous les fracas et éclats de verre, le lion, *mon lion* était tombé, fracassé. Il gisait par terre éparpillé au milieu des décombres, détruit.

C'est à instant, je crois, que je pris réellement la mesure de l'horreur de la guerre. La guerre pouvait détruire l'indestructible. La guerre pouvait, en un instant, réduire à néant, mettre en miettes le symbole de la force et de l'invulnérabilité.

Je pense que c'est ce matin-là que je sortis de l'enfance.

C'est également cette année-là que j'appris que le Père Noël n'existait pas. Maman, pour prolonger un peu le rêve, me confectionna tout de même une boite à couture à partir d'une boite à gâteaux, dont elle couvrit le fond de coton, et y rangea quelques bobines de fil et aiguilles. Mais ma vie d'enfant naïve était terminée, elle s'était achevée le matin du 30 avril 1944.

8– Libération de St Médard, Armistice et attente

Dès lors, tout est allé relativement vite, me semble-t-il. Tandis que ma vie reprenait le cours normal des choses, c'est-à-dire que je restais entourée et choyée par Grand-Père, Mamie et maman, les forces alliées ne cessaient de gagner du terrain et l'épisode suivant qui marqua ma mémoire fut enfin joyeux.

Ma mémoire confond sans doute un peu la libération de St Médard et l'Armistice. C'est le 26 août 1944 exactement que St Médard fut libérée et que les Allemands quittèrent définitivement la Kommandantur, avenue Montaigne. Avant de partir, ils ne manquèrent pas de faire sauter les batteries anti-aériennes et les munitions stockées dans les quartiers de Magudas et Corbiac. Je lirai plus tard que les habitants de Magudas ont dansé sur la place du Hameau, près de là où se situait la croix qui avait été cassée par un soldat allemand mais je n'en fus pas témoin.

Les camps furent libérés aussi, bien évidemment, et ce sont des Allemands qui ont remplacé les prisonniers africains et d'Europe de L'est. Ils étaient gardés afin de participer aux travaux de reconstruction. Cinq-cents d'entre eux mourront d'ailleurs du typhus au cours de l'année 1945.

La vie se réorganisait donc jusqu'à ce que l'Armistice soit officiellement déclaré le 08 mai 1945. Là, en revanche, je me

souviens très bien de l'explosion de joie que cette nouvelle déclencha. Tout le monde sortait dans la rue, criait, chantait. Je ne pense pas que je comprenais vraiment tout et une chose en particulier restait étrange pour moi.

Pourquoi, si la guerre est finie, mon père ne rentre-t-il pas ? J'avais été élevée dans l'idée que c'était la guerre qui retenait mon père, alors comment était-ce possible que la guerre s'éloigne tandis que lui ne revenait pas ?

Ma mère me fit une très belle coiffure ornée d'un ruban bleu blanc rouge et m'emmena chez le photographe, Monsieur Stavelo pour immortaliser l'instant.

Durant le mois de mai 1945, les Saint Médardais commençaient à rentrer. Chaque jour, les trains déposaient à la gare St jean de Bordeaux notre lot de soldats de retour de la guerre. Chaque jour, ma mère prenait le tramway pour aller scruter les visages à la descente du train en provenance d'Autriche, et chaque jour, elle rentrait seule.

Début juin, c'est mon voisin Jacky, qui avait à peu près le même âge que moi, qui retrouva son père. J'avais l'habitude de discuter avec lui, un simple grillage séparant nos jardins. Déjà, les rumeurs commençaient à annoncer qu'il ne restait plus beaucoup de trains prévus et que chaque jour qui passait réduisait les chances de voir les prisonniers encore manquants rentrer chez eux.

Pourtant, nous savions qu'il avait été libéré. Maman avait reçu une lettre où il lui annonçait qu'il quittait l'Autriche, et qu'il lui « *ramenait un présent mais qu'il ne voulait pas la voir*

à son bras ». L'énigme était entière quant à ce cadeau qu'il allait lui offrir, mais là n'était pas l'important. L'essentiel était de le savoir libre et sur le chemin du retour.

A la mi-juin alors qu'elle continuait à se rendre chaque jour à la gare de Bordeaux, et qu'elle commençait, il faut bien l'avouer, à perdre espoir, le chef de gare lui annonça qu'il n'était pas nécessaire de revenir le lendemain, qu'aucun train n'était prévu ce jour-là. Elle revint donc à St Médard doublement triste et inquiète.

Le lendemain, il devait être environ 17h, car je me souviens que j'avais déjà pris mon goûter, seul repas de la journée qui m'était agréable. On me donnait une tranche de pain, avec selon les tickets que nous avions pu nous procurer, un morceau de sucre, de beurre voire même parfois de chocolat. C'était, pour moi, le seul repas qui n'était pas synonyme de corvée. Je n'avais que très peu d'appétit, mes camarades d'école me surnommeront d'ailleurs plus tard « Fil de fer ». Et, ce goûter, j'aimais le prendre dans la souillarde, cette sorte d'arrière-cuisine typique aux maisons de l'époque. Modestement meublée, elle accueillait, en revanche, le seul point d'eau de la maison.

Il faisait très chaud ce jour-là, comme de coutume dans le Bordelais au moment de la St Jean. Le soleil était encore haut dans le ciel, et j'avais coutume de rester dans la maison, à la fraicheur, jusqu'en fin d'après-midi. Ma grand-mère et ma mère s'affairaient dans le jardin. Je ne me souviens plus ce qu'elles y faisaient, du jardinage j'imagine puisque c'était là, une des rares sources d'approvisionnement de nourriture.

Mon grand-père, quant à lui, n'était bien entendu, pas rentré du travail.

J'étais donc seule à errer dans la maison, à m'occuper. Ce devait d'ailleurs être un jeudi puisque je n'étais pas allée à l'école ce jour-là. Lorsque la sonnette retentit, j'étais dans ma chambre. Quand j'ai réalisé que je n'entendais pas bouger Mamie et maman, qui n'avaient pas dû entendre le gong, je me suis précipitée dans le couloir, trop heureuse et fière de pouvoir ouvrir moi-même la porte. A mon habitude, je courais plus que je ne marchais pour traverser cette entrée, fouler ce tapis qui me paraissait mesurer une éternité.

Je tournai donc la clé, baissai le loquet et ouvris précipitamment la porte.

Et c'est là que je le vis !

Alors que toute ma vie tournait autour de ce père absent dont on me parlait, que j'imaginais à ma guise, que j'attendais inlassablement, que ma mère allait chercher en vain tous les jours à Bordeaux, à cet instant-là précis, j'étais à cent mille lieues de penser que ce pouvait être lui derrière cette porte.

9 – La rencontre

Je me retrouvai donc face à un homme maigre, très grand, mais ce que je vis au-delà de tout et qui restera à jamais marqué dans ma mémoire, c'est son sac à dos. Immense ! Énorme ! C'est précisément ce sac à dos qui me laissa sans voix. C'est ce sac à dos qui restera pour moi, l'image résumant tout ce que je viens de vous raconter.

L'instant de surprise passé, je le vis me prendre dans ses bras, me serrer très fort et m'embrasser. C'est seulement à cet instant-là que je compris que c'était mon père. Nous nous sommes regardés, mutuellement dévisagés le temps d'un instant. Un instant pendant lequel le temps s'est arrêté nous laissant tous deux seuls avec nous-mêmes.

Ma mère est arrivée, et à partir de là, ma mémoire se brouille un peu. L'instant suivant qui me vient, mon père mange à la table de la grande salle, je suis assise face à lui, nous ne sommes que tous les deux et je reste figée. Entre nous, la place vide du lion. Je crois d'ailleurs qu'il n'a pas remarqué son absence, en tout cas, il n'en parle pas, ne demande pas où il se trouve. Pour moi, ce vide est train de se combler, de trouver son nouvel occupant, son nouveau locataire. Mon père reprend ses droits dans la maison, dans notre vie. C'est désormais lui qui va incarner cette force rassurante dans le foyer.

Je le regarde manger, il a faim, ça se voit. Ma première impression ne m'avait pas trompée, il est maigre, vraiment très maigre, comme ces hommes derrière les barbelés du camp de

Souge. Doucement, je commence à fixer ses traits dans mon esprit et me l'approprier, son visage allongé, ses yeux bleus perçants, et cet amour qui déborde lorsqu'il me regarde. Il mange mais ne parle pas. Ma mère nous a rejoints mais ne dit rien non plus, comme si chacun craignait d'être dans un rêve et que la moindre parole ne les ramène à une réalité différente, où mon père ne serait pas rentré. Comme si le moindre mot, le moindre son allait faire exploser cette bulle irréelle, éphémère dans laquelle nous nous trouvions tous.

On me racontera que je suis restée là plus d'une heure, figée, sans faire le moindre geste, ce qui, chez moi était particulièrement inattendu, et qui fît dire à mon père que j'étais une enfant sage. Il ne lui fallut pas plus de trois jours pour changer d'avis.

De mon côté, il ne me fallut pas plus de temps pour dire à ma mère « *un Papa, ce n'est pas comme un Grand-Père* **!** ».

Il nous raconta avoir reçu le conseil de passer par l'Italie pour rejoindre la France depuis l'Autriche, le bruit courant que les trains directs étaient extrêmement rares. Il fit donc l'erreur de choisir cet itinéraire, qu'il fit majoritairement à pied de surcroît par manque de train, ce qui expliqua son retard de près d'un mois par rapport aux premiers retours à St Médard.

Il offrit à ma mère le présent dont il lui avait parlé dans la lettre. Il s'agissait d'un poudrier. Au cours de son voyage, il avait amassé le plus de nourriture possible, dont une grande quantité de sucre. Ayant choisi de marcher, le poids fut vite insupportable et il dut s'en séparer petit à petit. C'est ainsi qu'il en échangea quelques morceaux contre un poudrier pour

maman. Faisant le jeu de mot avec les hommes travaillant à la poudrerie de St Médard, il ne souhaitait donc pas voir ma mère au bras d'un « poudrier ».

Très vite, mon père réintégra sa fonction de chef de famille. De nature sévère et dominante, il reprit tout naturellement sa place au sein de l'organisation familiale et prit très au sérieux mon éducation. Ses deux priorités étaient de me faire manger et m'offrir de l'instruction.

Me faire manger était un défi quotidien. J'avais survécu à ces années de disette grâce aux pâtes. Idéalement au beurre, ce que j'adorais, à défaut au lait, que je détestais et qui me donnait envie de vomir. Bref, les pâtes m'avaient nourrie pendant six ans, les pâtes et les privations de maman, mamie et grand-père. Pendant toutes ces années de guerre et de rationnement, je peux affirmer ne jamais avoir souffert de la faim. Contrairement à mon frère Jean, qui lui, étant plus grand, ne bénéficiait pas du même traitement de faveur de la part de mes grands-parents maternels chez qui il se trouvait.

J'allais maintenant devoir composer avec mon père. Dur retour à la réalité ! Ces batailles quotidiennes autour de la nourriture causèrent d'ailleurs quelques tensions. Mon grand-père, qui lui, m'avait toujours tout cédé, avait du mal à me voir ainsi « torturée » à chaque repas. Respectant l'autorité parentale de son fils à mon égard, il préférait aller s'enfermer dans son atelier. Ma grand-mère, moins virulente, ne parlait pas beaucoup et ne se serait jamais permise de faire la moindre réflexion, mais je crois sincèrement qu'elle n'en pensait pas moins. Quant à ma mère, jamais je ne la verrai contredire son mari, même si, dans la mesure où nous étions très proches et

très complices, j'ai bien souvent su qu'elle était en désaccord avec certaines de ces décisions ou paroles.

Pourtant, mon père, à son niveau, faisait beaucoup d'efforts. Je me souviens que pour me faire boire ce fichu lait, il comptait jusqu'à dix, encore et encore pour me laisser le temps de me décider et d'avaler gorgée après gorgée. Il patientait, comptait, rallongeait le comptage jusqu'à vingt, mais jamais ne cédait avant que le verre ne soit vide.

Le midi, les jours d'école, je n'étais pas autorisée à quitter la table tant que mon assiette n'était pas vide. Conclusion, j'arrivais en retard en classe, récoltais une punition. Je me souviens, qu'en plus, le temps de trajet pour aller à l'école était souvent rallongé par un arrêt « vomi » en cachette.

D'après ma mère, la guerre l'avait durci, « *il n'était plus le même* » me dira-t-elle plus tard… Sans doute, peut-on dire cela de bien des soldats et probablement de tous les prisonniers de guerre.

Au bout de quelques mois, mes parents, mon frère et moi avons emménagé à quelques centaines de mètres de là, toujours à St Médard, dans le quartier du *Gabachot*, avenue Henri Martin, près du champ de foire. Je pris rapidement l'habitude de passer mes mercredis soirs et jeudis (à l'époque, jour sans école) chez mes grands-parents retrouvant ainsi l'atmosphère de mes premières années, la douceur d'une éducation plus flexible et selon mes dires y dégustant, « *le bon chabichou de mamie* », appelant ainsi un fromage de chèvre

que personne d'autre n'aurait jamais réussi à me faire avaler. Tout le monde connait bien cette vérité universelle, tout est toujours meilleur chez les grands-parents.

Avec le recul, j'ai vite compris qu'il n'avait jamais mal agi et ces années juste après-guerre resteront pour moi de très belles années, il était dur c'est tout. Et encore, à l'époque, il y avait pire.

Mon père a toujours, de toute façon, été peu sociable, peu avenant et un peu solitaire. Et je dis cela sans aucune animosité ni agressivité, c'est juste un état de fait.

Son second cheval de bataille était mon éducation. L'orthographe, par exemple. « Si tu veux, tu peux » me disait-il toujours, me faisant ainsi culpabiliser à la moindre erreur. Et c'était valable pour tout, tant pour le fait de manger que de ne pas faire de faute d'orthographe. Il m'apprit à dessiner, je me souviens de mes peintures, « Renard et les raisins » et tant d'autres. Une orange qu'il me fit refaire… bon sang je ne sais plus combien de fois tellement il y en a eu. Il me fit lire Bérénice à l'âge de six ans, me fit réciter les différentes parties anatomiques de l'œil et me suivit ainsi dans mon travail d'écolière jusqu'en terminale ! Mon bac en poche, mon « bacho » comme on disait à l'époque, il me laissa enfin gérer toute seule !

10 – Pour finir

Comme je l'ai déjà dit à plusieurs reprises, cette époque ne me laisse pas de mauvais souvenirs. Mon entourage a tout fait et s'est sacrifié pour que je vive une enfance la plus normale, et la plus heureuse possible.

En revanche, des horreurs me restent en tête, et surtout, surtout, une grande incompréhension. Moi qui suis aujourd'hui, une scientifique, un esprit Cartésien, je ne comprendrai jamais l'intérêt que les hommes trouvent dans le fait de se battre. Pour au final, redevenir amis de toute façon, et heureusement !

J'ai souvent cherché, réfléchi à ce qui pouvait justifier la guerre, et je ne trouve pas. Je ne trouve rien d'autre que l'ambition de certains qui leur donne le crédit nécessaire pour faire le mal, pour donner libre cours à leur instinct. Dirigés par une force stupide, ils encouragent des hommes et fabriquent des soldats à se battre contre d'autres, qui ont, par la force des choses, l'obligation de se défendre, et donc, de faire le mal, à leur tour, ou en retour devrais-je plutôt dire. Un brave soldat obéit et tue simplement pour ne pas mourir. Et ce brave soldat se trouve de surcroît face à un autre brave soldat. Quelle ironie !

Comment peut-on tuer sans raison vitale ? L'animal, par exemple, tue pour se nourrir, voire se défendre ou défendre ses petits, se protéger en somme. Mais comment peut-on en venir à vouloir supprimer une catégorie de gens, pour une

origine, une religion, une croyance ? Comment peut-on y prendre plaisir ? L'appât du gain ? De la gloire ? Vouloir toujours plus ? Puisque d'une manière ou d'une autre, on en vient toujours au même : avoir, avoir plus que l'autre, avoir plus d'argent, plus de territoire, plus de pouvoir, plus, plus toujours plus…

Vouloir dominer, écraser par n'importe quel moyen y compris les plus violents. On a inventé l'arme pour être plus efficace, des armes à longue portée, de préférence, pour se mettre le moins possible en danger et ne pas être vu. Tuer tout en se protégeant, cela c'est une idée de l'homme. L'animal, lui, se met en danger lorsqu'il attaque.

La nature a donné à l'homme l'intelligence, le pouvoir de réflexion, de création, d''invention. Pourquoi met-il ce fabuleux cadeau de la vie au service du mal ?

Même lorsque les chercheurs font des découvertes capitales, on trouve le moyen de les utiliser à mauvais escient. Que dirait Marie Curie en voyant la bombe atomique ?

C'est ceci qui dépasse mon entendement, et pas seulement toutes les horreurs de la guerre.